

LA REVUE NATIONALE

Organe de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal

PARAISSANT LE 10 DE CHAQUE MOIS

La mission d'une société nationale.....	Victor Morin	165
Le devoir actuel de la jeunesse canadienne-française	Jean Bruchési	167
Printemps.....	Blanche Lamontagne-Beauregard	174
Arrêtons ce coulage.....	Pierre Lauzon	177
Quand nous allons à l'école	Edouard Hains	181
L'Hôpital des Incurables et notre Société.....	* * *	186
Notre fête nationale.....	Le chef du secrétariat	189

Rédaction et Administration :

296, RUE SAINT-LAURENT
MONTREAL

Abonnement annuel : \$2.00

La livraison (chez les dépositaires) : 15 sous

Les abonnements à la REVUE NATIONALE commencent invariablement au 1er janvier. — Pour tout changement d'adresse, accompagner la demande de 5 sous en timbres-poste.

La Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal

Fondée en 1834

CONSEIL GENERAL :

Grand aumônier : Mgr l'ARCHEVEQUE DE MONTREAL.

Président général: Victor MORIN, LL. D., notaire, 97, rue St-Jacques.

1er vice-président général: Léon TREPANIER, publiciste, 371, rue Sherbrooke, est.

2e vice-président général : Guy VANIER, LL.L., avocat, 97, St-Jacques.

Secrétaire général : J.-A. BARITEAU, notaire, 347, rue Maisonneuve.

Trésorier général : J.-P.-L. BERUBE, secrétaire du Conseil des Arts et Manufactures, 296, rue Saint-Laurent.

Directeurs :

L'Hon. L.-O. DAVID, sénateur, 325, chemin Ste-Catherine, Outremont.

Thomas GAUTHIER, courtier, 11, place d'Armes.

L'hon. F.-L. BEIQUE, sénateur, 740, rue Sherbrooke, Ouest.

J.-V. DESAULNIERS, courtier en immeubles, 90 rue Saint-Jacques.

Henry-L. AUGER, courtier en immeubles, 384, rue Ontario, Est.

J.-W. CADIEUX, comptable, 530, rue Grosvenor.

Aimé PARENT, négociant, 92a, chemin LaSalle, Verdun.

Chef du Secrétariat : Jean GUÉRIN, bureau No 1, Monument National, téléphone: Plateau 3768.

Corporations filiales de la Société :

La Caisse Nationale d'Economie — la Caisse de Remboursement — le Monument National — la Société Nationale de Fiducie — la Société Nationale de Colonisation.

La Direction de la Revue Nationale ne s'engage pas à rendre les manuscrits non insérés.

Elle laisse aux auteurs la responsabilité des idées émises dans leurs articles.

LE MEILLEUR THÉ

VIENT DE CEYLAN ET DE L'INDE

Les différentes marques de "SALADA" ne contiennent que les meilleurs thés de Ceylan et de l'Inde.



B 1122 F

NOIR

OU

VERT

de 75c.
la livre

ENCOURAGEZ L'INDUSTRIE NATIONALE

LES PRODUITS UNIC

Sont Toujours les Meilleurs !
BEURRE, CRÈME DOUCE, CRÈME GLACÉE

Montreal Dairy Co. Limited

Tél : EST 3000 *

**ECOLE DES
HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES
DE MONTREAL**

Préparant aux situations supérieures du commerce,
de l'industrie et de la finance.

*BIBLIOTHEQUE ECONOMIQUE,
MUSEE COMMERCIAL ET INDUSTRIEL*

Délivre les diplômes de "Licencié en sciences commerciales", de "Licencié en sciences comptables" et de "Docteur en sciences commerciales".

Le diplôme de "Licencié en sciences comptables" donne droit à l'admission dans "l'Institut des comptables et auditeurs de la province de Québec" et dans "l'Association des comptables de Montréal" (Chartered accountants).
Des BOURSES du GOUVERNEMENT sont accordées aux élèves méritants.

Cours spéciaux, le soir: Comptabilité théorique et pratique, Opérations de banque, Correspondance commerciale anglaise et française, Arithmétique commerciale, Algèbre, Economie politique, Droit civil, Droit commercial, Langues étrangères: Espagnol, Italien, Allemand, etc.

Pour tous renseignements, prospectus, inscriptions, etc., s'adresser au
DIRECTEUR DES ETUDES.

399, AVENUE VIGER

MONTREAL

Abonner vos enfants

à

L'OISEAU BLEU

c'est leur procurer
un bonheur durable

CARON FRERES, Inc.

233-239, rue Bleury, - - - MONTREAL

FABRICANTS DE BIJOUTERIE

Tous genres d'emblèmes, de boutons et d'insignes
de sociétés.

- - - - - Catalogue sur demande. - - - - -



C'est Une Affaire D'Or



Trop souvent hélas! les EPARGNES, trompées par le mirage de profits prodigieux, vont s'engouffrer dans des entreprises risquées ou suspectes sinon fictives

Prenez la résolution d'éviter les spéculations aventureuses

Rappelez-vous ce dicton.

Gros intérêt, petite garantie!

Avant de faire un placement, consultez un homme averti en qui vous avez une entière confiance.

LA BANQUE D'EPARGNE

de la Cité et du District de Montréal

LA GRANDE BANQUE DES TRAVAILLEURS

Bureau Principal et seize
Succursales à Montréal.

A. P. LESPERANCE,
Gérant Général.

Imprimerie Maisonneuve

Téléphone:
LASALLE
2-3-5-4


DDANS nos ateliers l'on exécute tous les travaux d'impression tels que : Catalogues, Brochures de Luxe et ordinaires, Pamphlets, Revues, Programmes, impressions commerciales de toutes sortes à des prix très raisonnables.

478, Avenue Lasalle - Maisonneuve



L. CHAPUT, FILS & CIE Limitée

DISTRIBUTEURS
MONTRÉAL



La Revue Nationale

LA MISSION D'UNE SOCIÉTÉ NATIONALE

Lorsque quelques Canadiens de Montréal fondèrent la Société Saint-Jean-Baptiste, dans un banquet organisé par Ludger Duvernay, le 24 juin 1834, leur but n'était pas de faire une simple parade patriotique; ils voulaient surtout unir les forces de la race vers une action commune et créer un organisme de défense pour le maintien de nos institutions.

On sait combien ils ont eu raison! La reconnaissance de nos libertés politiques et nationales n'a pu s'obtenir que par le concours de toutes les énergies, soit aux jours tourmentés de l'insurrection, soit pendant la période critique de l'Union des Canadas, qui conduisit à la victoire constitutionnelle de l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord.

Mais ce résultat ne forme qu'un chapitre de notre histoire et le poème épique de la survivance canadienne-française se déroule toujours au milieu d'obstacles sans nombre. Il serait dangereux de croire que nous n'avons qu'à jouir en paix des labeurs et des sacrifices de nos devanciers, car si l'adversaire d'aujourd'hui ne se présente pas de face et confiant dans sa force brutale comme autrefois, il est d'autant plus à craindre qu'il se dissimule comme l'Indien derrière chaque buisson. Nos sentinelles doivent être vigilantes, se relever sans répit, et surtout ne pas s'endormir dans une fausse sécurité.

Le rôle de notre société nationale ne doit donc pas se réduire à préparer avec éclat une manifestation annuelle de notre vitalité; il doit plutôt tendre à des actes féconds chaque jour de l'année. Il serait souverainement illogique en effet de proclamer à grands renforts de discours le vingt-quatre juin que nous sommes un grand peuple, que nous avons conservé fidèlement nos traditions, que nous sommes appelés à

un brillant avenir, si nous ne faisons plus rien le lendemain pour assurer ces assertions. Et qui s'occupera de résoudre nos problèmes si la société qui a reçu mission de le faire se contente de discourir ?

Rendons cependant témoignage à la Société Sanit-Jean-Baptiste de n'être pas restée inactive sous ce rapport ; les bilans de ses travaux présentés aux congrès des récentes années en font amplement foi. L'union des membres de la famille canadienne, le développement de son emprise sur le sol, son ascendance intellectuelle, son influence politique, son prestige financier, sont autant de questions auxquelles notre société nationale a consacré ses énergies avec succès. Pendant qu'elle s'en occupe, elle confie aux sections paroissiales l'initiative d'affirmer la vitalité du sentiment national le jour de la fête patronale ; rien n'est oublié, les oeuvres s'accomplissent et la race y trouve son profit.

Nous avons projeté, cette année, une réunion plénière des divers groupes nationaux en vue de discuter les problèmes primordiaux qui s'imposent à notre attention, et nous voulions sceller l'oeuvre de notre société d'un monument qui fût, pour la postérité, un emblème impérissable. Une calamité presque nationale a, pour l'instant, détourné notre attention vers un devoir impérieux ; nous avons cru faire acte méritoire en consacrant nos énergies au relèvement de l'institution charitable des Incurables et en reportant à l'an prochain, qui marquera le quatre-vingt-dixième anniversaire de notre fondation, les fêtes grandioses d'une célébration générale.

Au lieu de chanter inutilement au soleil comme la cigale, la Société Saint-Jean-Baptiste continue modestement ses oeuvres, en l'an de grâce mil neuf cent vingt-trois, avec l'activité silencieuse de la fourmi. Elle s'abstient du faste et des manifestations extérieures, mais lorsque, dans une décade, arrivera le centenaire de son existence, elle pourra rendre à son fondateur le témoignage d'avoir rempli fidèlement sa mission.

Victor MORIN,
Président général.

LE DEVOIR ACTUEL DE LA JEUNESSE CANADIENNE-FRANCAISE

Les poètes nous racontent—et il faut croire les poètes—que le rossignol ne chante qu'auprès d'un berceau. La jeunesse a ceci de particulier avec le rossignol: elle ne chante aussi qu'auprès d'un berceau, sans doute parce qu'elle n'en est pas encore trop éloignée. Elle a fait récemment entendre sa voix au lieu même où tombait un jour, fidèle à sa foi, fidèle à son devoir et fidèle à son roi "jusqu'au bout", le vaillant paladin qui s'appelait Adam Dollard des Ormeaux. Grâce au développement de Dollard et de ses compagnons, la race encore au berceau était sauvée. On pouvait désormais respirer un peu plus à l'aise. Et le soleil qui se levait en ce glorieux matin de mai 1660, tout en éclairant la plaine où dormaient les héros, saluait la naissance de la petite colonie française à une vie plus active et plus héroïque si possible.

Il saluait aussi la naissance du patriotisme tel que nous devons l'entendre aujourd'hui. Il faut se pencher vers ce berceau, pour y trouver la justification de l'oeuvre entreprise et de nouveaux motifs d'espérance. Et, relevant la tête, ou aura peut-être éprouvé ce que quelqu'un appelait la "folie de la blancheur", mais que nous nommerons la "folie du devoir".

On a écrit récemment: "Il y a des sacrifices qui donnent des droits à ceux qui les accomplissent sur ceux qui les reçoivent". Lorsqu'ils s'agenouillaient au pied des autels, Dollard et les braves dont nous fêtons le souvenir, faisaient sans peur et sans arrière-pensée, le sacrifice de leur vie, pour qu'un jour s'accomplît sur la terre d'Amérique la prophétie du missionnaire: "Vous êtes le grain de senevé qui croîtra et multipliera et se répandra dans tout le pays". — Ils offraient au Seigneur et à la patrie naissante la force de leurs bras, tout le sang de leurs veines et tous les rêves qui ensoleillaient leur jeunesse.

Il est un mot, semble-t-il, un seul, par quoi commence et se termine la vie de Dollard: — Servir. C'est un mot que l'on

croirait passé de mode en nos temps de démocratie utilitaire et de particularisme à outrance. Mais il est encore, fort heureusement pour la civilisation moderne, des gens que les esprits pratiques traitent d'arriérés, et qui pensent malgré tout que le meilleur moyen de remplir son rôle, c'est de servir.

Servir, c'est-à-dire donner à sa vie un but, lui donner un sens, employer son activité à la défense des droits de la famille et de l'individu, au développement des idées saines et nobles. Servir, c'est-à-dire donner à sa race et à sa religion le travail de sa pensée, l'énergie de sa volonté, et les battements de son cœur; servir, c'est ne pas oublier les morts qui nous ont légué un héritage pour qu'à notre tour, après l'avoir fait fructifier, nous le transmettions à ceux qui viendront prendre notre place! Servir enfin, pour résumer, c'est être apôtre et soldat.

N'est-ce pas là tout particulièrement le rôle d'une jeunesse chrétienne et française? N'est-ce pas là le rôle de jeunes gens qui prennent bien conscience de leur noblesse et de l'espoir que les aînés mettent en eux?

"Jeunes gens qui demain entrez dans la vie, souvenez-vous que les temps sont passés de la douceur de vivre!" disait un jour Ferdinand Brunetière. Oui, les temps sont passés, s'il en fut jamais, où la vie se réalisait toute dans une douce paresse. Avant de donner son temps au plaisir, le jeune homme doit le donner à la race dont il fait partie, aux compatriotes dont il est solidaire, à la religion qui lui apporte le plus riche et le plus abondant des trésors accumulés au cours des siècles.

Le premier devoir actuel de la jeunesse est donc de se mettre librement, joyeusement, avec ivresse, au service de la patrie et de la religion.

Le jeune homme est encore au collège ou à l'université. Rhétoricien, philosophe, étudiant, la vie active lui paraît plus éloignée. Il a plein la tête les tirades de Cicéron et les poèmes du vieil Homère; c'est la période de préparation moins éloignée, pourrait-on dire, et ceux qui ont passé par là savent bien que ce n'est pas une période inactive.

Quand on entre à l'université, on fait un pas de plus, on se rapproche avec plus ou moins d'ardeur de la lutte pour la vie: c'est la période de préparation immédiate. Il faut donc

conclure que la première partie du devoir est dans la préparation.

La préparation — on l'a dit souvent — c'est la victoire à demi gagnée. Il importe donc de ne pas se jeter à l'aveugle dans la lutte, et surtout, il importe de ne pas choisir sa carrière sans avoir profondément réfléchi, sans s'être maintes fois répété que là surtout, il faudra servir. Choisissons donc la carrière dans laquelle nous pouvons le mieux et le plus entièrement servir l'Eglise et servir la Patrie. Une fois que les portes seront ouvertes, il semble que nous marcherons d'un pas plus sûr, la démarche plus droite. Mais la préparation proprement dite doit être complétée par l'action. On entend parfois, à l'adresse des jeunes, certains reproches plus ou moins fondés. Quelques-uns veulent que le jeune homme ne se mêle à aucun mouvement avant d'avoir atteint un âge fixe, et ils condamnent du coup tous les groupes et toutes les associations de jeunesse. Ils disent à la suite de ce personnage des Burgraves :

“Jeunes gens, jeunes gens, vous faites bien du bruit ;

Laissez les vieux dormir dans l'ombre et dans la nuit.”
Que les vieux dorment puisque pour eux, l'heure est venue de dormir ; pour nous, c'est l'heure de la lutte. Il ne faut pas croire que la lutte ne commencera qu'au sortir de l'université. Au collège, il faut lutter sur plusieurs champs de bataille, et nombreuses sont les occasions où le jeune homme peut être utile aux siens. A l'université, le champ d'action s'agrandit, et la jeunesse qui veut comprendre et remplir son devoir ne reste pas inactive. Lorsqu'on jette un regard sur les activités des jeunesses française, italienne, belge ou polonaise, on est surpris du rôle qu'elles jouent avec tant de succès, des organisations qu'elles dirigent et des mouvements qu'elles font naître. Pourquoi n'en serait-il pas de même chez nous où, semble-t-il, l'esprit de corps est trop souvent réduit à quelques actes sans portée, où l'on préfère jalouser un camarade plutôt que de l'aider à monter ?

Que la jeunesse canadienne, la jeunesse universitaire surtout, s'organise ; qu'elle serre les rangs, d'abord pour se mieux connaître, pour comprendre davantage la beauté de sa mission, et puis pour mener le bon combat au nom des principes qui seuls font une race forte.

Lacordaire, écrivait un jour à l'un de ses jeunes amis : "Nous sommes toujours comme des enfants, auxquels il faut arracher leurs joujoux". Avant que les circonstances critiques ne viennent nous arracher nos joujoux qui s'appellent la nonchalance, le désintéressement à rebours, l'oisiveté ou le "snobisme", arrachons-les nous-mêmes, et, nous élevant peu à peu jusqu'au sommet où se rencontrent les grandes idées, élevons avec nous ceux qui ne demandent qu'à monter, fixant leurs yeux sur l'élite d'où doit venir le mot d'ordre. Suivons le conseil que Veillot donnait au jeune comte de Mun : — "Dégainez, sabrez, empoignez ! Un coup de sabre à propos est une belle aumône, une très grande charité !"

Il est certain qu'alors, laissant derrière elle le collègue ou l'université, la jeunesse canadienne saura tenir sa place dans le monde. Quel que soit le domaine où devra s'exercer son activité, le jeune homme, devenu professionnel ou artisan, se souviendra qu'il fait partie d'une élite ; il se souviendra qu'il doit être le premier dans sa profession pour mieux servir les grandes causes de sa patrie. Mais être le premier dans sa profession, cela ne veut pas dire faire le plus d'argent possible, par tous les moyens bons ou mauvais, cela ne veut pas dire qu'il faille avoir pour seul horizon les quatre murs d'un bureau ! Oh ! non, être le premier cela veut dire, pratiquer les vertus morales que l'on nous enseigne, cela veut dire aussi ramener toutes ses activités au service des siens, se rappeler qu'on n'est pas seul dans son village, dans sa ville, dans sa province ou dans son pays, c'est travailler chacun dans sa sphère, à son propre relèvement moral, puis à celui des autres.

"Renouveler les âmes, c'est renouveler le monde", et le jeune homme qui exerce consciencieusement sa profession ou son métier peut être content de lui ; il contribue à maintenir l'ordre qui doit exister dans toute société, et à détruire ce vilain chancre rongeur qu'on appelle "le crétinisme professionnel".

Une telle conduite conservera devant l'esprit du jeune homme le sens des responsabilités. Nous l'oublions trop souvent, nous qui, pour avoir vingt ou trente ans, croyons que tout nous est permis. La jeunesse, comme l'âge mûr ou la vieillesse, porte avec elle ses responsabilités. Mais il lui arri-

ve de n'y pas penser, et c'est ce qui explique, sans les justifier, les nonchalances, les "à quoi bon", parfois même les lâchetés et les trahisons. Cet état de choses existe surtout chez les jeunes qui sont entrés dans la vie active. On ne s'imagine pas que telle ou telle action peut être cause d'un malheur ou d'une défaite, on ne voit pas que telle autre action pourrait servir à augmenter le patrimoine commun. On a tracé, dans sa vie et ses habitudes, un cercle d'où l'on ne veut plus sortir.

La perte du sens des responsabilités entraîne avec elle la perte du sens social; l'une est corollaire de l'autre. Et pourtant, aujourd'hui plus que jamais peut-être, le sens social est nécessaire chez les jeunes. On doit le développer, l'entretenir, quand on est au collège ou à l'université; on doit lui donner son plein essor dans l'exercice de sa profession.

"Le noble c'est le social", écrit un romancier contemporain, et l'on disait récemment encore: "la mort d'une société, c'est la désertion du devoir civique". La jeunesse, pas plus que d'autres, n'a le droit de désertier son devoir, surtout son devoir social. Léon XIII a fait une obligation à tous ceux qui avaient une richesse intellectuelle, morale ou matérielle, de la mettre au service de leurs frères. Or, les jeunes n'ont peut-être pas la richesse matérielle:

"Ce sont tous de bien douces gens

"Qui ne font de mal à personne",

et, "pour monnaie ils n'ont souvent que des étoiles dans leurs goussets"; mais la richesse intellectuelle, la richesse morale même, ne les ont-ils pas reçues au moins en partie? ne sont-ils pas obligés de les développer? N'ont-ils pas surtout le devoir d'y faire participer les autres? Le devoir social, ce n'est pas autre chose. Tant de questions attendent aujourd'hui une réponse, tant de problèmes demandent une solution, tant de gens veulent de la lumière!

Ils faisaient sûrement de l'action sociale les héros de 1660 qui se dressaient comme un rempart devant la barbarie, pour protéger la civilisation chrétienne et lui permettre de grandir en Amérique. C'était de l'action sociale poussée jusqu'à l'héroïsme. On ne nous en demande pas autant. Mais il faut que la jeunesse canadienne-française prenne sa large part dans ce grand oeuvre de relèvement moral. De nos jours, c'est là le principal objet de sa mission.

Il serait trop long de dire ici en quoi doit consister cette action sociale des jeunes, d'indiquer les moyens à prendre, les remèdes à appliquer. Pour l'instant, soyons profondément et loyalement persuadés que nous devons nous employer de toutes nos forces, avec nos aînés, à assurer l'ordre, le progrès et le bonheur de notre patrie. "Nous ne sommes pas créés pour habiter les tombeaux des morts, disait Etienne Lamy à des jeunes gens, mais pour élever des demeures nouvelles sur la terre des vivants."

Si nous voulons maintenant élever des demeures capables de résister aux tempêtes et aux assauts, nous devons avoir une base chrétienne. Dollard et ses compagnons étaient des patriotes: ils servaient leur patrie; mais ils étaient aussi des chrétiens, luttant pour étendre le règne du Christ. Une jeunesse canadienne-française qui se dit chrétienne, qui se dit catholique, devra avant tout se montrer catholique.

Il est un fait malheureusement trop facile à constater: nous, les jeunes, ne connaissons pas notre religion. Il est vrai que nous n'avons point à soutenir, comme en d'autres pays, des luttes longues et surnoises contre les ennemis de la Foi. Par moment, on souhaiterait qu'il en fût ainsi. Nous comprendrions alors notre faute sous ce point. N'attendons pas que sonne l'heure de l'attaque; elle viendra sans doute pour nous, et n'allons pas oublier que "le succès ne s'improvise pas: il se prépare".

Sachant davantage ce qu'est notre religion, nous pourrions la pratiquer plus ouvertement et en revendiquer les droits avec plus de force. Le catholicisme est chez nous une partie intégrante de notre nationalité. Nous avons le devoir de protéger contre toutes les attaques possibles notre intégrité catholique. Pour cela, le catholicisme doit être respecté dans tous les domaines de nos activités. Et c'est la jeunesse canadienne-française qui doit monter la garde autour de l'idéal sublime qui nous est venu de Rome en passant par la France.

Efforçons-nous d'abord de nous convaincre de ce que nous croyons. Une fois convaincus, ayons l'oeil ouvert et ne rougissons jamais des vérités que nous avons faites nôtres.

Surtout n'élevons pas, à l'exemple de trop de jeunes gens, cette cloison entre notre devoir de chrétien et notre vie so-

ciale; c'est là une des grandes erreurs contemporaines et la cause de tant de lâchetés, de tant de défaites.

Les héros d'hier nous indiquent le chemin qu'il faut suivre, et les sacrifices qu'ils ont faits ne doivent pas, par notre faute, devenir inutiles. Un peuple qui conserve un peu de fierté ne consent pas à vivre sans ses morts, et une jeunesse qui garde encore dans son âme quelque chose de cet idéal d'où naissent le dévouement, l'héroïsme ou tout simplement le devoir, ne craint pas de mettre ses pas dans les pas des aînés glorieux. L'histoire s'écrit au jour le jour, et la jeunesse est tenue d'y inscrire son nom à une place d'honneur. Donnons l'exemple pour que demain, alors que nous n'aurons plus vingt ans, ceux qui les auront encore puissent se guider sur nous.

Ne nous contentons pas de mots: les mots doivent susciter l'idée qui fait naître l'action. N'allons pas, sous de vilains prétextes, nous dérober à notre tâche, n'allons pas faillir à notre mission. Pour pouvoir fournir à l'Eglise et à la race les lutteurs, les penseurs, en un mot, les vrais fils dont elles auront besoin toutes deux, soyons fidèles au passé sans jamais craindre l'avenir.

Jean BRUCHESI.

A NOS LECTEURS!

Nous demandons à nos lecteurs qui ne collectionnent pas notre revue et qui pourraient facilement disposer de la livraison de janvier 1922, de bien vouloir nous le faire parvenir au secrétariat. Ils nous obligeraient grandement et nous permettraient ainsi de répondre à plusieurs demandes et de satisfaire plusieurs lecteurs.

LA DIRECTION.

PRINTEMPS

(Poème inédit.)

I

*La feuille s'ouvre ainsi qu'une dentelle verte,
Des senteurs de bourgeons flottent dans l'air léger,
Et la brise, soufflant dans ma fenêtre ouverte,
Apporte jusqu'à moi des parfums de verger.*

*Les enfants réjouis, oubliant l'hiver sombre,
Pieds nus, en robe claire et les cheveux au vent,
Dansent sur l'herbe, et leur groupe forme de l'ombre
Qui sursaute et s'allonge aux bords du bois mouvant.....*

*Le buisson recouvert de feuillages ondoie
Et s'orne vers le soir de reflets empourprés ;
Il monte de partout des murmures de joie ;
On dirait qu'on entend pousser l'herbe des prés.....*

*La vie universelle et généreuse abonde.
L'arbre tend vers l'azur ses gestes infinis.
La sève bout aux flancs de la terre féconde,
Les oiseaux dans les bois recommencent leurs nids.....*

*Que mon vers te célèbre et que ma voix te loue
O Nature, pour ta reposante beauté !
Pour le vent tiède qui revient frôler ma joue,
Pour les soirs odorants baignés de majesté !*

*Que je te loue ô Nature, pour l'allégresse
Que j'ai de voir grandir l'herbe aux tons éclatants,
D'écouter dans les bois l'arbre qui se redresse,
De pouvoir promener mes yeux sur le printemps !.....*

*Que de tous les soucis mon esprit se délivre!
Voici que mon coeur chante avec tout l'univers.....
Je ne veux plus qu'aimer et que me laisser vivre
Puisque la feuille s'ouvre et que les prés sont verts!.....*

*O doux printemps! Je n'ai plus besoin d'autre chose
Que d'entendre, parmi l'ombrage des roseaux,
Dans l'air éblouissant du matin clair et rose,
D'entendre chanter les oiseaux!.....*

II

*Le jour brille, les portes s'ouvrent, les coqs chantent.
Dans l'aube les maisons sont des fleurs de soleil.
La campagne est en fête et les vieux bois s'enchantent
Du bonheur que répand le magique réveil.*

*La fermière gaiement à son châssis se penche.
Je vois aller joyeuse, avec un air badin,
Resplendissante dans sa robe rose et blanche,
La jeune paysanne au fond de son jardin.....*

*Des senteurs de foin vert, des murmures étranges
Sont à l'assaut des toits, des seuils, des escaliers.
Par les portes on croit voir sourire les granges,
Et les greniers ont des échos particuliers.....*

*La terre en son désir de créer semble attendre
La naissance du blé vigoureux et pesant,
Tandis que la charrue, inerte en l'herbe tendre,
Tend aux rayons du jour ses oreilles d'argent.....*

*Sur la mer les bateaux s'en vont, deux, trois ensemble,
Immaculés, et comme incorporés à l'air,
Si blancs que leur voilure imprécise nous semble
L'aile de quelqu'oiseau perdu dans le ciel clair!.....*

*Les paysans, heureux, interrogent la plaine,
Parlent de leurs travaux, se jettent le bonsoir,
Cependant que la nuit couvre de son haleine
Le chemin où les boeufs s'en reviendront le soir.....*

*O mon pays, que tu me parais grandiose
Quand le printemps revient courir sur tes penchants!
Je t'admire, et je n'ai plus besoin d'autre chose
Que l'odeur de tes prés et que l'or de tes champs!.....*

*Ma joie est contenue en ta vie humble et franche,
Et mes yeux sont toujours ravis de voir, soudain,
Resplendissante dans sa robe rose et blanche,
La jeune paysanne au fond de son jardin!.....*

Blanche LAMONTAGNE-BEAUREGARD.

ARRETONS CE COULAGE

Les bonnes comme les mauvaises réputations sont difficiles à détruire. Nous avons passé longtemps pour la race des scieurs de bois et des porteurs d'eau. Il ne faudrait pas jurer que nous ayons irrémédiablement et partout perdu ce titre aristocratique. Les mâcheurs de gomme à l'américaine, les argotiers, les fricasseurs de syntaxe qui parlent l'anglais comme les vaches allemandes, durant la guerre, et étayant solidement leur fanatisme par l'ignorance, leur sentiment de supériorité ethnique par le mépris du "Canayen", doivent renfermer dans leur rangs des phénix pour qui cette légende et celle du "French Canadian patois" ne font pas l'ombre d'un doute.

L'opinion fautive et péjorative que l'étranger garde de notre peuple nous froisse à raison. Mais l'opinion favorable et fautive qu'il se forme à notre égard ne mérite-t-elle pas également réprobation? Un éloge exagéré, inexact, encourage les mauvaises habitudes, la paresse, la sottise complaisance envers soi-même, enracine les défauts.

Par exemple, nous nous proclamons les vrais Canadiens par droit d'aïnesse et d'esprit. Nous nous plaignons à l'entendre répéter par les autres. Certains événements actuels prouvent que c'est plus ou moins vrai. Nous sommes les meilleurs Canadiens, mais les meilleurs Canadiens montrent un empressement fâcheux, aux moindres difficultés, à se muer en Américains.

Le témoignage que nous allons citer en faveur des Acadiens, les visiteurs le donnent souvent au sujet des Canadiens français. Nous voulons parler de la fin de l'article sur "la race française dans le Nouveau-Brunswick" publié par M. Louis Thomas dans l'*Opinion*, revue parisienne:

"Celles-ci (les provinces maritimes) ont, de plus, dans les Acadiens un élément ethnique stable: les Acadiens ne sont pas des aventuriers venus de Galicie, des Etats-Unis ou de

Grande-Bretagne pour exploiter le sol, en retirer le plus de profits matériels réalisables, puis partir : ce sont des autochtones, ils sont établis, enracinés dans leur pays ; ils l'aiment et le gèrent comme des gens qui entendent y demeurer et qui espèrent que leurs descendants y vivront. L'élément anglo-saxon de la province se sentira attiré par les Etats-Unis, ou par les provinces du Canada, dans lesquelles on "fait" plus d'argent, tandis que les Acadiens resteront attachés à leur terre, à leurs paroisses, à leurs clochers."

Je doute que les Acadiens du Nouveau-Brunswick soient aussi enracinés que cela et que le mirage de la vie américaine n'éblouisse pas leurs enfants. Chez les Acadiens de la Nouvelle-Ecosse, la jeunesse prend souvent le chemin de la République voisine, va gagner de l'argent aux "Etats". Il y en a beaucoup qui ne reviennent pas.

Nous aussi, Canadiens français, nous ne sommes pas les descendants d'aventuriers "venus de Galicie, des Etats-Unis ou de Grande-Bretagne pour exploiter le sol, en retirer le plus de profits matériels réalisables, puis partir". Nous aussi, nous sommes des autochtones, mais l'enracinement au sol n'est pas celui du chêne ; l'attachement à la terre, à la paroisse, au clocher, s'affaiblit. Le phénomène de la désertion des campagnes inquiète l'économiste. Et depuis quelques mois, nos gens assiègent les bureaux d'immigration pour s'en aller aux Etats-Unis. La terre vendue, encan fait, des familles entières s'expatrient, sans regrets, semble-t-il, sans un regard en arrière. On dirait que le grand exode du siècle dernier va se répéter.

Il y a là quelque chose d'étrange, de malsain. Les Canadiens français n'éprouvent pas pour leur pays l'amour farouche que les Français vouent au leur. Ce patriotisme fragile et superficiel des Canadiens par excellence ne présage rien de bon pour l'avenir du Canada. Encore si le Dominion était surpeuplé, on comprendrait ces départs, on s'expliquerait ce déversement du trop-plein. Mais nous habitons un pays qui pratique la colonisation, qui entend se développer par l'immigration, ô ironie des choses ! L'exode des Italiens, des Allemands, peuples à l'étroit dans leurs frontières, est fatal.

Celui de nos compatriotes est anormal à première vue, je dirais monstrueux.

Notre patriotisme n'est pas plus profond que notre religion. Trop souvent, il se réduit à des formules vides, à une sentimentalité qui ne résiste pas aux épreuves et qui s'effrite devant la tentation.

A part une mentalité trop proche de l'état d'esprit des premiers colons — on a remarqué que nos maisons sont posées sur le sol et ne sont pas enfoncées dans la terre, et l'on peut observer dans notre organisation économique des procédés, des oublis, des indifférences qui dénotent l'hôte de passage, non l'autochtone — outre les facteurs économiques — les facteurs économiques viennent après les facteurs psychologiques, car enfin il existe en Europe des paysans appauvris qui n'émigrent pas pour améliorer leur sort et se cramponnent à leur chétif lopin de terre — il faut tenir compte des relations uniques de voisinage entre les Etats-Unis et le Canada. Le centenaire de paix entre les deux pays est un glorieux événement, mais avec la force d'attraction américaine, il explique le coulage actuel. Si les Yankees nous avaient incendié nos maisons et ravagé nos champs, s'ils avaient dû recourir à la violence pour obtenir les avantages que notre tendre mère patrie leur a bénévolement et gracieusement accordés, à nos dépens, bien entendu, les Etats-Unis passeraient moins pour une terre bénie, une terre promise. La haine est un excellent antidote contre l'émigration en pays voisin. Les Mexicains ne s'établissent pas en bloc au Texas ou dans les Etats voisins.

Contre le prestige de nos voisins, il ne s'agit pas de dresser un rempart de haine mais plutôt un rempart d'amour, l'amour de notre civilisation, de notre sol. L'américanisation reste toujours le même ennemi redoutable. Nous sommes aussi désarmés devant lui qu'il y a quarante ans. Le mouvement de dépopulation actuelle dissipe de dangereuses illusions. Nous étions en train de nous laisser éblouir par le commerce et l'industrie. Il est bien beau de parler d'émancipation, mais il faut commencer par rester chez soi. Avant d'ouvrir les portes de la province aux capitaux américains,

il importe de fermer les valves par où notre sang s'écoule à la frontière. Le malade que menace l'hémorragie, ne songe pas à se faire poser des dents en or.

Enrayer l'exode, au plus vite, c'est le problème le plus urgent et qui dépasse toutes les autres considérations, rêves de haute culture intellectuelle ou d'indépendance économique. Hommes politiques, sociétés, capitalistes, hommes de toute condition, il faut que tout le monde s'occupe de l'état de l'agriculture, chez nous, base de notre vie nationale, gage de notre survivance. Il importe qu'une sympathie intelligente organise sans tarder le crédit agricole. L'argent qu'on emploiera à détourner l'émigration, sera de l'argent bien placé.

Le thème des discours du 24 juin, n'allons pas l'emprunter à un passé galvaudé; un présent inquiétant nous l'impose. L'heure n'est pas à l'évocation des souvenirs, aux feux d'artifice de la rhétorique, mais aux résolutions pratiques, à l'action.

Pierre LAUZON.

LES COMITES REGIONAUX DE NOTRE SOCIETE

	PRESIDENTS	SECRETAIRES
EST	M. J.-E. JEANNOTTE, 706, est, Ste-Catherine.	M. RAOUL BASTIEN, 614, est, Dorchester.
NORD	M. J.-F. GINGRAS, 1212, rue Dorion.	M. L.-C. FARLEY, (sec. temporaire) 331, rue de Lanaudière.
OUEST	M. LOUIS CHATELLE, Rapides Lachine, Qué.	M. HENRI HUNTER, 720, rue Atwater.

Un Conte, une Nouvelle



QUAND NOUS ALLIONS A L'ECOLE...

Mon cher Antonio,

Ta dernière lettre m'a causé infiniment plaisir: je l'ai lue et relue et, fermant les yeux, je voyais revivre avec une netteté étrange dans mon esprit ces scènes délicieuses du temps où nous allions au séminaire dont nous avons fait toutes les classes, pendant neuf ans, coude à coude, nos ombres ne se séparant vraiment qu'à l'arrivée des vacances. Et puis ce temps n'est pas si lointain et tu as le tour de rappeler des souvenirs avec un réalisme si prenant que je n'ai eu vraiment pas de peine à succomber à la magie des évocations rieuses dont tu m'as complètement empli la tête, espèce de fée que tu es.

Ta lettre a donc fait reluire un grand rayon de soleil sur ma table de travail de journaliste qui n'est pas toujours auréolée de visions roses. Et à cause des sourires dont tu as réjoui mes lèvres, je te remercie, cher Antonio. C'est une bien douce obligation que celle de te répondre et elle serait doublement douce si j'étais sûr que tu allais prendre plaisir à des évocations de souvenirs que je vais te faire à mon tour, souvenirs du temps plus lointain encore où nous allions à la petite école du quatrième rang, t'en souviens-tu, dis, t'en souviens-tu?

Il me semble la voir encore cette petite école blanche où, bambins rieurs, nous fîmes connaissance avec l'alphabet français et les quatre règles simples. Bien qu'il y ait de cela quinze ans, je revois tout dans mon souvenir attendri. Tu te rappelles, n'est-ce pas, cher ami, l'humble maisonnette qui faisait le coin nord-est de la route du quatrième rang et de la montée du cinq? Ne la revois-tu pas comme moi, coquette avec ses six fenêtres dont le vert des cadres détonnait si joliment

sur l'ensemble blanc, discrète aussi à cause de la grisaille de son toit de bardeaux de cèdre un tantinet touchés par la mousse parce qu'ils l'étaient par le Temps?

Oui, c'est bien elle avec l'équerre de ses pins qui ombrageaient si fraîchement la petite cour de récréation bosselée de gros cailloux au milieu; c'est bien elle avec son haut perron sans garde-fous (Dieu sait s'il en aurait pourtant fallu!) du haut duquel nous sautions, à la sortie de classe, afin de nous égailler plus prestement vers la maison; c'est bien elle avec ses deux rangées de gouttières de grès rouge d'où tombait la chanson claire de l'eau avec les pluies interminables d'automne.

Je suppose bien, cher Antonio, que tu as surtout bonne souvenance de la disposition de la classe. Hâtons-nous, autrement s'évanouira comme un rêve la vision qui nous permet le retour au passé. Voici la tribune jaune clair dont la position stratégique dominait avec plus d'avantage la rangée des garçons que celle des fillettes. La tribune: que d'émotions subites ce seul mot ne fit-il pas naître dans nos coeurs d'enfants! Aller à la tribune! voilà maintenant une expression qui avait encore un sens plus formidable pour nous, un ordre qui, sous l'apparence indifférente et neutre de ses quinze lettres, promettait toujours à l'interpellé ou un agréable sujet de fierté ou une gronderie aussi. Un sujet de fierté, lorsqu'il s'agissait de nous faire féliciter publiquement pour notre application ou plus encore de nous faire décerner une image, une gronderie lorsque nous avions par malheur brûlé un grain d'encens au dieu Paresse, donné un coup de langue malencontreux ou, ce qui était pis, lancé une boule de papier mâché.

Pour ce dernier délit, la maîtresse, Mlle Roy, ne faisait pas que gronder parfois et tu dois, cher Antonio, avoir de bonnes raisons pour te rappeler qu'elle allait jusqu'à tirer l'oreille du délinquant et même le mettre à genoux. Ah! cette maîtresse d'école, "Mam'selle Roy" comme nous l'appelions, je revois, charmé, sa bonne figure franche (ne prends pas cet air moqueur car c'est bien avec mes yeux d'écolier de jadis que j'évoque son souvenir) je revois, disais-je donc, sa bonne figure souriante où l'air d'indulgente tendresse qui luisait au fond des yeux doux rassurait toujours le petit in-

discipliné d'abord effrayé par le visage terrible qu'elle essayait de se composer, cette chère Mlle Roy!

Elle avait bien raison parfois de prendre son air fâché car nous nous permettions d'assez vilaines fredaines, témoin l'école buissonnière qu'il nous arrivait de faire quelquefois. Te souviens-tu, cher Antonio, du ruisseau qui descendait la terre du veuf Gagné pour venir traverser sous un pont étroit le chemin de l'école? Y en avait-il des tribus de jolies truites, oh! longues comme ça, qui parcouraient le ruisseau! N'était-ce pas joli tout à fait de les voir promener leurs reflets d'argent furtifs dans l'eau claire qui courait et qui courait sur son lit de cailloux noirs? Aussi avec de pareilles tentations émanant du ruisseau, il est aisé de comprendre que nous ayons fait parfois un bout d'école buissonnière pour le plaisir irrésistible d'aller tendre un hameçon aux élégantes du ruisseau. Tant il est vrai qu'à cet âge les escapades vers les champs tout pleins de brise molle, de bruits d'oiseaux et de parfums de fleurs exercent sur l'esprit assoiffé de liberté une attirance magique contre laquelle sont bien faibles les secrets austères de la grammaire et du calcul.

Mais, aimable ami, il faut malgré notre modestie nous rendre justice et déclarer que les cas d'école buissonnière étaient rares. D'ordinaire, le sac de livres ballottant sur la hanche, la petite chaudière rouge à dîner à la main, un brin de mil aux dents, nous filions, aux jours d'été, droit vers l'école qui piquait au bout du rang son carré blanc sur la verdure des prairies. Et les gens du rang qui nous connaissaient tous nous saluaient de la main en nous lançant quelque chose du genre, au printemps: "Ton père va-t-il semer sa grande pièce d'en haut, aujourd'hui?" ou bien encore, à l'automne: "Dis donc, sais-tu si les batteurs sont bien avancés à votre bout de rang? Ont-ils fini chez P'tit Loup Descôteaux?"

L'hiver, le trajet était plus dur et Dieu sait, cher ami, si tu dois t'en rappeler quelque chose. Bien emmitouflés avec seulement le nez et les yeux à l'air libre, nous nous jetions bravement dans le vent qui faisait tournoyer la poudrerie sur la route. Que de fois ai-je dû te donner la main et aider ainsi mon petit voisin à cause de ses jambes de trois ans plus courtes que les miennes et qui se trouvaient si aisément empêtrées

jusqu'aux genoux. Et nous allions toujours dans le vent qui courait sous le ciel bas chargé de nuages en chantant en sourdine sa plainte mélancolique à travers les fils du téléphone.

Mais de ce temps si limpide et joyeux où nous allions à la petite école, n'y a-t-il pas un événement qui doit faire dormir au fond de ton cœur un souvenir plus vivace et plus étrangement charmeur que les autres, un souvenir qui à des années de distance doit chanter dans ta vie avec une infinie douceur encore? Je veux parler de l'examen final de juin que nous subissions devant Monsieur le Curé, accompagné de Messieurs les commissaires. Ce jour-là était certainement le plus beau et le plus désiré de notre vie écolière car il comportait toujours avec l'examen final la distribution des prix. La distribution des prix! voilà encore des mots qui doivent résonner avec une bien haute éloquence au cœur de l'homme qui a vécu son temps d'école.

Tu te rappelles bien, ami, que nous commençons de penser à ce grand jour deux mois à l'avance. Lorsqu'il était arrivé, il fallait voir avec quels soins minutieux la maman faisait notre toilette et avec quelle diligence nous nous rendions à l'école. Te souviens-tu, tu étalais avec une fierté bien légitime, certes, une large cravate de soie rouge clair tandis que je m'enorgueillissais à bon droit des boutons d'or qui décoraient ma blouse neuve telle une tunique de "policeman". En chemin, rien ne pouvait nous arrêter et même nous distraire. Les premiers vents d'été avaient beau caresser le plus gentiment notre visage, les oiseaux avaient beau faire voir leurs jolis nids dans les haies de la route et les écureuils nous braver en déployant leur queue tel un étendard, toutes ces belles choses laissaient complètement indifférent notre esprit qui ne couvait qu'une unique pensée, celle de courir vers l'école.

Quand nous arrivions, un spectacle nouveau s'offrait toujours à nos regards qui furetaient la place en un clin d'oeil, appréciaient la situation. La cour avait été ratissée, il y avait de nouvelles gerbes de fleurs dans les fenêtres et un petit drapeau aux angles supérieurs de la porte. Bientôt arrivaient les examinateurs et l'événement se déroulait. Quel religieux silence planait alors sur toute la classe. On n'entendait que le bruit sec des plumes courant sur le papier et la voix de Monsieur le Curé qui dictait par petits coups, sans

se presser. La maîtresse "endimanchée" appelait aussi les tout petits pour leur faire réciter "ba bi bo bu" et compter jusqu'à vingt tandis que nous, les plus grands, attendions notre tour avec un flegme apparent. Tu te rappelles, mon bon ami, avec quelle attention nous répondions alors aux questions posées, nous, les grands qui devons soutenir la réputation de l'école. Ah! quelle charge et quel honneur!

Le moment ultra solennel arrivait. Monsieur le Curé distribuait aux plus avancés de beaux livres rouges à tranche dorée si le mérite était exceptionnel alors que les petits recevaient chacun un livre de prières. Il fallait voir ensuite l'empressement que nous mettions à retourner à la maison pour montrer à la famille le trésor qui nous avait été décerné.

Je cesse, cher Antonio, de rappeler nos souvenirs: mon enthousiasme me supporterait trop longtemps et me porterait trop loin. On dit de quelqu'un qu'il a grandi dans l'ombre de l'école, comme on devrait dire plutôt qu'il a grandi dans la lumière de l'école! Et quelle pure et joyeuse lumière! Lancés aujourd'hui dans le monde où nous avons déjà brisé une première lance, livrés à la lutte qui seule nous fournit le pain, ces souvenirs de la petite école formeront dans nos coeurs un oasis de bonheur où nous aimerons à retremper notre courage aux pires heures de tristesse, aux heures où une lassitude mauvaise veut noyer nos meilleures énergies et où tout semble noir autour de nous..... C'est alors que ces réminiscences de l'âge d'or amèneront, j'en suis sûr, le sourire sur nos lèvres qui l'auront peut-être désappris un peu à cause, tu sais, de la vie qui fait souvent par l'épreuve durcir les lignes de la bouche.....

Aussi, à cause de la joie ressentie à revivre les jours bleus que notre jeunesse a coulés dans le coin de campagne de là-bas, piqué dans le val, continue dans ta lettre prochaine le rappel de nos chers souvenirs.

Car c'est ton ami qui t'en prie,

Edouard HAINS.

Sherbrooke, 28 mai 1923.

Chronique de la Société

L'HOPITAL DES INCURABLES ET NOTRE SOCIÉTÉ

Nous publions la correspondance échangée entre S. G. Mgr l'Archevêque, la Supérieure générale de la Providence et notre président général, M. Victor Morin, au sujet de l'Hôpital des Incurables.

Il est facile de voir par ces lettres que le geste spontané de générosité de notre Société a été accueilli avec reconnaissance par les autorités du diocèse et celles de l'Hôpital.

Montréal, le 17 avril 1923.

Monseigneur Georges Gauthier,
Archevêque co-adjuteur de Montréal,
Aumônier général de la Société
Saint-Jean-Baptiste de Montréal.

Monseigneur,

Par décision unanime adoptée à une assemblée spéciale du Conseil général de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, et de ses présidents de sections, tenue hier soir, le programme d'une célébration grandiose de la fête nationale a été ajourné à l'an prochain afin de grouper toutes les énergies autour de la souscription destinée à l'oeuvre de l'hospice des Incurables, dont la reconstruction s'impose impérieusement cette année.

Nous espérons, Monseigneur, que vous accueillerez favorablement cet acte de renoncement de notre Société au profit d'une oeuvre qui vous est chère, et que vous reporterez à nos fêtes de 1924, le concours empressé que vous aviez bien voulu nous promettre pour cette année.

D'autre part, nous vous offrons notre entier concours pour le relèvement de cette institution si cruellement éprou-

vée. Nos sections célébreront modestement la fête de Saint-Jean-Baptiste dans leurs paroisses respectives cette année, et elles seront heureuses de collaborer ce jour-là, avec votre approbation, à l'oeuvre des Révérendes Soeurs de la Providence.

Veillez agréer, Monseigneur, l'assurance des sentiments filialement dévoués des officiers et membres de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal.

Le président général.

(Signé) Victor MORIN.

* * *

Montréal, 26 avril 1923.

Monsieur Victor Morin,

Prés. gén. de la Société Saint-Jean-Baptiste,
97, rue St-Jacques, Montréal.

Cher Monsieur le président,

Vous avez eu la bonté de me communiquer une résolution adoptée au cours d'une assemblée spéciale du Conseil Général de votre société, remettant à l'année prochaine la célébration solennelle de notre fête nationale que vous aviez projetée pour cette année. Votre Conseil a été amené à cette décision par le désir d'assurer un plus grand succès à la campagne de souscription qui se poursuit en faveur de l'oeuvre des Incurables. Vous comprenez sans peine de quel coeur j'approuve votre décision, et combien vivement je suis touché du motif qui l'a dictée. Ce sera une excellente oeuvre de plus à l'actif de votre société, qui s'emploie avec un zèle si remarquable à promouvoir toutes les causes qui nous sont chères.

Vous avez l'intention d'offrir à l'oeuvre des Incurables la collecte publique que vous avez l'habitude de prélever le vingt-quatre juin. Je bénis à l'avance le travail que s'imposeront ce jour-là vos généreux sociétaires.

Croyez, cher Monsieur le président, à mes sentiments les plus reconnaissants et dévoués.

(Signé) † GEORGES, arc. de Taronna.
Adm. apost.

Providence, Maison-Mère,

Montréal, 2 mai 1923.

Monsieur Victor Morin,

Président de la Société St-Jean-Baptiste,
Montréal.

Monsieur le Président,

Les journaux nous ont appris la résolution adoptée par les membres de la Société St-Jean-Baptiste, de venir en aide à l'Hôpital des Incurables par une organisation qui remplacera les démonstrations patriotiques auxquelles notre fête nationale donne lieu en cette ville. Ce beau mouvement de charité, que tout le public applaudit, nous sommes plus que personnes en mesure de l'apprécier et en droit de le louer comme il le mérite. Après les heureuses initiatives prises par votre Société en vue d'aider les causes qui intéressent le bien de notre peuple, celle-ci n'a pas lieu de nous étonner. Elle provoque notre vive et sincère reconnaissance, dont je vous prie d'agréer l'expression, pour tous les membres de la Société St-Jean-Baptiste que vous représentez à titre de président.

Veillez recevoir, Monsieur le Président, l'hommage de ma haute considération.

Votre très humble en N.-S.,

(Signé),

Soeur AMARINE, F.C.S.P.,

Supérieure générale.

* * *

QUETE ET COLLECTE PUBLIQUE

Pour donner suite à la décision de notre Conseil général, notre Société a décidé, à une assemblée de ses directeurs et de ses présidents de section tenue le 5 juin, d'organiser au profit de l'oeuvre des Incurables une collecte publique dans les rues de la ville de Montréal le samedi, 23 juin.

Avec l'autorisation des autorités du diocèse, le concours de MM. les curés de nos paroisses et celui des conférences de St-Vincent-de-Paul généreusement offert par leur président général, notre Société organise de plus une quête dans les églises du diocèse pour le dimanche, 24 juin, au profit de cette même oeuvre.

Voilà comment notre Société, qui a ajournée à 1924 la célébration grandiose qu'elle préparait pour notre fête natio-

nale de cette année, a voulu consacré ses énergies au relèvement d'une institution si cruellement éprouvée et si digne de l'encouragement de tous nos compatriotes.

Il est donc à espérer que toute notre population saura comprendre le geste de notre Société et qu'elle contribuera de son mieux au succès de ses organisations du 23 et du 24 juin.

NOTRE FETE NATIONALE

Nos membres apprendront sans doute avec plaisir que, malgré la remise à l'an prochain de l'exécution de nos fêtes grandioses, notre fête nationale ne passera pas inaperçue.

Tout d'abord, l'aide apportée ce jour-là à l'oeuvre des Incurables constituera déjà un acte de patriotisme pratique digne de figurer au programme des plus belles célébrations.

Mais de plus, les sections du nord se sont entendues pour aller célébrer dans la paroisse Saint-Edouard, où la section locale, avec l'aide des sections voisines, organise un programme de manifestations imposantes: feu de la Saint-Jean avec musique et discours, le 23 au soir; grand'messe solennelle chantée par Mgr Georges Gauthier, archevêque coadjuteur du diocèse, avec sermon prononcé par Mgr J.-V. Piette, jeux pour enfants, promenade en auto, procession avec chars allégoriques, discours et feux d'artifice le 24, jour de la fête.

Dans l'ouest de la ville, la section d'Iberville invite les sections voisines à se rendre à la célébration qu'elle organise dans la paroisse Sainte-Cunégonde et qui promet d'être des plus intéressantes.

L'est de la ville sera convoqué par notre comité régional de ce district à se rendre au parc Lafontaine le 24 au soir, où il y aura fanfare et chants patriotiques populaires.

Mentionnons aussi que notre section de Longueuil célébrera brillamment selon sa coutume, et qu'il y aura de plus des feux de la Saint-Jean allumés le 23 au soir au parc Lafontaine, à Longueuil et à Verchères.

Que notre population profite donc de ces manifestations pour faire revivre en elle un culte plus sincère à nos traditions, un attachement plus ferme à notre patrie canadienne, et une union plus intime entre tous ses membres.

LE CHEF DU SECRETARIAT.

ÉDITIONS

DE LA

Société Saint - Jean - Baptiste de Montréal

FLEURS DE LYS. — Un vol. in-8, de 160 pages, orné de 8 superbes hors-texte en demi-ton. 60 sous, franco 70 sous.

AU PAYS DE L'ÉRABLE. — Un vol. in-8, de 192 pages, orné de 12 hors-texte en demi-ton, 80 sous, franco 90 sous.

HISTOIRE ACADIENNE, abbé Lionel Groulx. — Une brochure in-16o, de 32 pages, avec carte et illustration, 10 sous, franco, 12 sous.

LA VAINNE FOI, de Laure Conan. — Une brochure in-12o carré, de 48 pages, 50 sous franco, 52 sous.

RECUEIL-SOUVENIR de la Société St-Jean-Baptiste de Montréal. Un vol. in-8o de 386 pages, orné de nombreuses gravures en demi-ton, 25 sous, franco 35 sous.

Album de CONTES HISTORIQUES. — Grand cahier in-4o, de 16 sujets en couleurs, chaque sujet contenant 12 images avec légendes, 50 sous, franco, 55 sous.

CHANTS POPULAIRES. — Feuillet contenant les paroles de 14 chansons, 15 sous la douzaine, \$1.00 le cent.

LE PETIT CANADIEN. — Revue mensuelle, répertoire d'articles sur les questions nationales et les activités de la Société Saint-Jean-Baptiste, de 1913 à 1918, l'année : 50 sous.

LA REVUE NATIONALE. — Revue mensuelle illustrée, faisant suite au *Petit Canadien*, de 1919, à 1921, l'année : \$1.00

MEDAILLE LAFONTAINE : 50 sous.

L'OISEAU BLEU. — Revue mensuelle de la jeunesse, abondamment illustrée, 16 pages ; l'année : 75 sous ; le numéro : 5 sous.

Volume relié, année 1921 et 1922 : 60 sous chaque volume, 70 sous
Volume relié, années 1921 et 1922 : 60 sous chaque volume, 70 sous

MONUMENT NATIONAL

296, Saint-Laurent, Montréal

“AU PAYS DE L'ERABLE”

Quatrième concours littéraire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal.

Magnifique volume in-8, de 192 pages, orné de 12 hors-texte en demi-ton.

80 SOUS LE VOLUME, 90 SOUS FRANCO.

POUR RECOMPENSE SCOLAIRE

PRIX SPECIAUX : \$ 7.20 pour 12 exemplaires.
 \$50.00 pour 100 exemplaires.

S'adresser au secrétariat de la Société.

CONSEIL PRATIQUE

Comptes d'épargne
Comptes d'affaires
Crédits de toute
nature
Collections

Un compte de banque dont la balance augmente régulièrement constitue la meilleure protection contre les imprévus.

LA BANQUE D'HOCHELAGA

Fondée en 1874

La Banque Provinciale du Canada

Capital autorisé - - - - - : \$5,000,000.00
 Capital versé - - - - - : \$3,000,000.00
 Fonds de Réserve et Profits accumulés : \$1,525,000.00

SIEGE SOCIAL :

7 et 9, place d'Armes, MONTREAL, Canada.

CONSEIL D'ADMINISTRATION :

Président : Sir Hormisdas LAPORTE, C. P., ex-maire de Montréal, de la maison Laporte, Martin, Limitée, Vice-Président du Crédit Foncier franco-canadien. Vice-Président : M. W. F. CARSLY ; Vice-Président : M. Tancrede BIENVENU, administrateur de la Lake of the Woods Milling Co., Ltd.

M. G.-M. BOSWORTH, vice-président du Canadien Pacific Steamships Limited. L'hon. Némèse GARNEAU, C.L., Québec, Président "Les Prévoyants du Canada".

M. Emilien DAOUST, Président de la Librairie Beauchemin Limitée, Commissaire du Port de Montréal.

M. S.-J.-B. ROLLAND, Président de la Cie de Papier Rolland, Limitée.

119 succursales dans les provinces de Québec, Ontario, Nouveau-Brunswick et l'Ile du Prince Edouard.



L. C. BARBEAU & CIE, Limitée

Importateurs et Manufacturiers

d'Accessoires et d'Appareils électriques
de tout genre

Spécialité :

LAMPES DE TOUTES SORTES

Tél. M. 1040* 320, rue ST-JACQUES

TEL. EST 3161.

O. CHAMPAGNE

FERBLANTIER, COUVREUR, POSEUR D'APPAREILS
A GAZ ET A EAU CHAUDE

358, Avenue de l'Hôtel-de-ville

MONTREAL

(Près de la rue de Montigny)

Examen de la vue
Lunettes et Lorgnons

Tél. EST 989

ALPHONSE L. PHANEUF

OPTICIEN-OPTOMETRISTE

385, RUE SAINT-DENIS, (Près de la rue Ontario) MONTREAL

TEL. MAIN 8600. 1, 2, 3, 4, 5344

Gunn, Langlois & Cie, Limitée

MARCHANDS DE PROVISIONS

Oeufs, Beurre, Fromage, Volailles, Viandes fumées, Saindoux.

Bureau : 105, rue SAINT-PAUL EST, MONTREAL

MAIS OUI !

Des Petits Pois

SOLEIL

AUTRES SPÉCIALITÉS IMPOR
TÉES DE GRANDE RÉPUTATION -

“Il y a 20 ans que j'en mange”, nous disait récemment un vieil amateur de ces délicieux légumes et petits pois belges, réputés dans le monde entier. Quand on y goûte, on les adopte ! Qualité absolument irréprochable.

DISTRIBUTEURS

LAPORTE, MARTIN, Limitée

584, rue SAINT-PAUL OUEST, Montréal

Caisse Nationale d'Économie

Encaissement du 1er janvier au 1er juin.

1922	1923
\$110,392.50	\$179,575.89

Augmentation en 1923 depuis le commencement de l'année pour l'encaissement, comparativement à la période correspondante en 1922, \$69,183.39

Recrutement pour même période :

1922	1923
2001 pensions	2438 pensions
Augmentation	437 pensions

Montant global de rentes payées en cinq années\$ 681,197.10

Capital accumulé au 31 mai 1923...\$3,044,903.52

**286 RUE ST-LAURENT,
MONTREAL.**

J. DeSERRES,
Gérant.

La Société Nationale de Fiducie

NOUS SOMMES

Exécuteurs-testamentaires et
fiduciaires
Receveurs et procureurs
Séquestres et curateurs
Agents financiers

*NOUS NOUS CHARGEONS
D'ADMINISTRER*

Les fonds d'amortissement
Les fortunes privées
Les successions
Les propriétés

NOUS FAISONS

La perception des loyers et des répartitions d'église
Les émissions et la vente d'obligations.

Tel. PLATEAU 3680
286 RUE ST-LAURENT.

J. DeSERRES,
Gérant.